

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il est plus facile de s'abstenir que de se contenir, a-t-on dit quelque part. Voilà, à propos de toilette, le plus sage des préceptes, et nous engageons les femmes sensées à l'étudier sérieusement. Quand une mode excentrique apparaît sans transition, subitement, il faut attendre et voir comment elle se comportera. Il est toujours désagréable, en effet, de faire fausse route; et comme, en fin de compte, d'après le dicton populaire, « il faut boire le vin quand il est tiré », ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas le tirer! En d'autres termes, il convient de ne pas s'emparer trop tôt d'une mode nouvelle.

En raison de cela, nous sommes tentée de crier : Gare! devant cette tendance de la mode actuelle, ce courant *rouge* qui, semblable à la marée montante, gagne de jour en jour plus de terrain dans le domaine de la mode. Cela a commencé par de timides lisérés rouges faisant garniture de robe, et maintenant on en est aux ombrelles rouges, aux plastrons de corsage écarlate! Enfin la caisse de voyage d'une femme élégante doit contenir aujourd'hui un carton rempli de nœuds, dans le but de pouvoir ajouter un surcroît d'éclat à des toilettes qui s'en passeraient fort bien. On nous a montré, entre autres exemples, une charmante polonaise en canevas de fil blanc, tout agrémentée d'écharpes de gaze noire; sur celles-ci, on devait, en temps et lieu, placer de coquets nœuds papillon en gaze cardinal. Nous avons assisté à la « répétition générale » de cet habillement, et nous devons à la vérité de déclarer que le tout était à ravir.

Les *MODISTES* trouvent dans cette couleur rouge un élément précieux à exploiter, et elles ne s'en privent pas. Ce sont des franges de boutons de coquelicots dont elles forment une gracieuse auréole à quelque fond mou en gaze bleue, ou crème, ou noire, etc., avec ou sans dentelle. Le nœud alsacien, formé de

deux rubans dont un rouge, joue également un rôle important comme arrangement de chapeau de voyage. Les touffes d'œillets rouges de plusieurs tons sont également fort recherchées, avec les longues écharpes de gaze crème, s'enroulant autour d'une toque ou d'une « auvergnate ». Pour cette dernière coiffure, l'écharpe est chiffonnée en pouff cache-peigne, sous la passe relevée derrière.

Cette gentille « auvergnate » est bien mignonne, en paille à jour, sorte de jonc d'une ou deux couleurs, avec une garniture composée de coquillés de valenciennes et de volubilis variés. Nous citerons également une de ces coiffures garnie sur le côté devant d'un large nœud papillon en ruban crème, fixé par un bouquet de bluets sombres et de coquelicots tout ouverts. Même réunion de rubans et de fleurs placés en cache-peigne derrière, sous le bord relevé.

La grosse question du moment est le chapeau rond, qui offre une très-grande variété de formes; il y en a pour tous les goûts, tous les genres de beauté et tous les âges : car il est admis en principe, depuis plusieurs années, que le chapeau rond étant par excellence le meilleur des chapeaux de voyage, toutes les femmes peuvent le porter. *Gainsborough*, *Pifferaro*, *Cavalier*, calotte russe, toque, et une foule de diminutifs ou d'augmentatifs, à volonté : voilà ce que la mode nous offre en ce sens.

La paille noire est fort adoptée pour la route et les excursions. Il en est de même des garnitures de velours, particulière-

ment commodes, parce qu'elles n'ont besoin que d'un coup de brosse pour être toujours propres. Le lophophore, en tant que plume, est de fort bon ton, et si l'on veut ajouter une aigrette rouge, on sera tout à fait dans la note du jour. La giroflée et les fruits de baies doivent être compris parmi les ornements à choisir de préférence pour les coiffures en question.

Le béret marin, en paille ou en toile, entouré d'un ruban étroit à bouts flottants et garni d'une houppette de soie floche assortie,



P. N° 322. — MANTELET.

semble être la coiffure favorite des jeunes enfants, filles ou garçons.

Il nous faut, chaque jour, enregistrer quelque nouveau saut en arrière de la part de nos LINGÈRES les plus habiles, quelque nouveau retour vers les régions où se plaisait autrefois la mode. Aux modesties et aux guimpes, par nous signalées déjà, nous devons ajouter le *canzou*, ce fichu blanc d'autrefois dont les mérites rajeunis reçoivent en ce moment un accueil des plus flatteur. Nous en avons vu qui étaient composés d'entre-deux de broderie et de valenciennes réunis en pointes devant et derrière et clos sur le corsage par un nœud de ruban, ou un bouquet. Un fichu de ce genre dispense une jeune femme de mettre un autre vêtement pour sortir pendant les grandes chaleurs. Il remplit le même office que le petit châle paysanne en dentelle blanche de lama, en Chantilly, etc., le favori du jour.

Les cols et manches en linon de couleur, garnis de dentelle, sont fort à la mode et présentent un aspect tantôt ruché, tantôt plat. Il y a même des combinaisons dans ces deux sens, lesquelles sont fort agréables. Le genre veut que la cravate, assortie de tout point, vienne en compléter le caractère. Pour bien faire, il faut

encore que le mouchoir de poche en batiste blanche se terminât par un ourlet avec dentelle, l'un et l'autre semblables à la parure.

L'assortiment comme toujours et en tout, voilà la mode. C'est à ce point, qu'il n'est pas jusqu'aux bas et aux ombrelles qui ne soient assortis au costume.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 322.

MANTELET-FICHU en cachemire noir. — Le dos, tout plissé, est maintenu ferme à la taille par un cordon. Les devants se rattachent au dos et se nouent négligemment comme un fichu ordinaire. Tous les bords sont garnis de dentelle noire légèrement ruchée.

G. N° 651.

CHAPEAU DE PAILLE GENRE MARIN. — Haute calotte et passe enlevée. Guirlande de roses et de feuillage pour le bandeau. Velours noir et plumes grises sur le dessus.

MODÈS ET LINGERIE

1. Bonnet « à la bonne femme » en nansouk. Fond mou, entouré de bandes de broderie anglaise faisant barbes tombantes derrière; ruban gros



1. Bonnet « à la bonne femme. »

bleu plié sur lui-même autour du fond, disposé en coques montantes et descendantes sur les barbes.

2. Saut du lit en piqué blanc. Plastron formé d'entre-deux de broderie

anglaise dans le haut des devants; petite bande brodée faisant dentelle sur tous les bords du vêtement, y compris le col montant et le bas des manches.

3. Chapeau de fillette, en paille de riz blanche. Bordure et garniture de velours grenat formant des coques au sommet.



2. Saut-du lit en piqué blanc

4. Fichu en linon rose, à bords dentelés, avec col rabattu en batiste blanche, festonné de rose. Bouclettes de ruban rose pour fermer le tout.



3. Chapeau de fillette.



5. Chapeau « l'Auvergnate ».

5. Chapeau « l'Auvergnate » en paille de riz blanche. Passe inclinée sur

6. Bonnet du matin en nansouk, Fond fuyant vers le bas derrière ; large



4. Fichu en linon rose.



6. Bonnet du matin.

le front et relevée derrière, bordée de velours noir. Fond mou en gaze blanche. Groupe de muguet sur le côté et plume blanche tortillée derrière.

bande coulissée, encadrée de broderie anglaise, formant la passe, et barbes derrière avec coques de ruban bleu. Mentonnières en nansouk.

CHRONIQUE MONDAINE

Cette fois, le signal des déplacements de villégiature est bien donné. Le décampement est général. Rien de changé dans nos goûts et nos habitudes aristocratiques, si ce n'est qu'ils sont plus accusés que par le passé. C'est bien le cas de dire que tout marquis veut avoir des pages. Les marquis aujourd'hui appartiennent à toutes les classes.

La fureur des déplacements de vie élégante a gagné tout le monde. Nos villes côtières les plus en vogue et nos stations hydrominérales les plus modestes, les plus humbles, les plus ignorées, peuvent être certaines d'être débordées par les visiteurs.

Les départs se multiplient. Le bienheureux chemin de fer de l'Ouest emporte, chaque jour, des milliers de touristes vers les bords de la mer et ces riches pays de Normandie et de Bretagne si pittoresques. La ligne du Nord conduit les pérégrineurs plus osés, qui veulent connaître la Belgique et la Hollande. L'Est mène sur les poétiques bords du Rhin. Par Lyon et par Orléans on gagne les Pyrénées et la Suisse, l'éternel rendez-vous du tourisme cosmopolite.

Beaucoup de familles russes se trouveront mêlées aux visiteurs de nos villes d'eaux. Maintenant que Ems et Bade ont cessé d'être des colonies françaises, les Russes viennent de préférence passer les beaux jours dans nos riantes campagnes de France. Ils savent que nul autre pays ne laisse à ceux qui les visitent des impressions plus douces et plus variées que le nôtre, plus intéressant par ses paysages, les produits diversifiés et gastronomiques du sol.

Comme tout est prétexte à cet engouement si généralisé pour les déplacements d'aquillégiature, il y a eu, ces jours derniers, bon nombre de curieux qui ont pris la route de Saint-Malo; ils allaient s'assurer, par leurs propres yeux, de la réalité de la découverte d'un trésor apporté par l'une des dernières marées sur les grèves du Vivier. Il s'agit d'un million et demi enfermé dans un coffret. C'est l'enfant d'un pêcheur qui a recueilli cette épave miraculeuse.

On raconte que, l'attention de l'enfant ayant été éveillée par la vue de cet objet, il essaya aussitôt de le saisir; mais, le coffret étant trop lourd pour ses forces, il appela sa mère, laquelle appela son mari, et voilà la famille émerveillée de la trouvaille.

C'est là tout ce qu'on sait jusqu'ici de l'incident. Il n'en a pas fallu davantage pour que des lecteurs assidus des *Mille et une Nuits* se missent immédiatement en route pour Saint-Malo, afin de se procurer le plaisir de constater ce fait miraculeux.

Ce coup de foudre de l'opulence rappelle l'une des œuvres dramatiques les plus fantaisistes de Shakespeare : *La Méchante femme corrigée*. Puisse notre pauvre pêcheur de Bretagne, comme le personnage du poète anglais, ne point sortir brusquement du rêve de bonheur où le hasard l'a plongé!

On dirait à cette manie des voyages qui s'empare de tout le monde, que tout le monde veut se modeler sur sir John Olibry, ce célèbre type d'ubiquisme anglais que nous avons beaucoup connu nous-même, lequel était voyageur d'habitude, de passion et de routine. Les voyages étaient son idée fixe. Si on lui avait demandé : « Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde? » il aurait répondu : « Pour voyager. »

Le moraliste qui a dit : « En France, les prétentions tiennent lieu de passion, » a exprimé une vérité caractéristique, pour Paris surtout. Du moment qu'il y a eu un air d'aristocratie et de haute existence à respirer en courant les villes d'eaux, les villes d'eaux sont devenues le rendez-vous naturel de toutes les cohues, orthodoxes, douteuses ou profanes.

Il en est des déplacements de vie élégante comme de la toilette, à laquelle toutes les femmes de Paris sacrifient, avec un égal emportement, sans distinction de rang ou de fortune. Que de vanité au fond de cette ruineuse émulation vestimentale!

Rappelons, en terminant, que le roi et la reine de Grèce doivent nous arriver très-prochainement. Dès que la nouvelle de ce voyage a été connue officiellement, M^{me} la maréchale de Mac-Mahon s'est empressée d'écrire à Leurs Majestés pour leur annoncer que le palais de l'Elysée serait mis à leur disposition. On espère que cette gracieuse initiative sera favorablement accueillie. M^{me} la maréchale s'attache, avec une sollicitude toute patriotique et dans l'intérêt de nos industriels, à attirer à Paris les princes et

les rois en voyage. Si, par impossible, tous ne nous venaient pas en 1878, lors de l'Exposition, ses efforts réitérés n'auraient pas moins tenté d'obtenir un tout autre résultat.

Le monde franco-américain de Paris va perdre un de ses plus gracieux ornements. M^{lle} Julia d'Almbert, fille du sympathique écrivain de ce nom, vient d'être unie à M. le baron Trèves de Bonfili, de Padoue. Cette union atteste que le romanesque et le sentiment ont, à notre époque, des affinités plus fréquentes qu'on ne le pense avec les destinées humaines.

Le jeune baron occupe, à Padoue, la situation la plus élevée par sa fortune, son rang et sa naissance. Un jour, il quitte l'Italie en célibataire, peu soucieux de changer de condition. L'an dernier, séjournant à Paris, il fut présenté dans la famille d'Almbert, où se trouvaient trois sœurs, toutes également charmantes. Dès sa



G N° 651. — CHAPEAU DE PAILLE GENRE MARIN.



seconde visite, l'une d'elles avait fait sa place, avec un irrésistible empire, dans le cœur du jeune touriste. Tout fut promptement convenu. Demande en mariage, acceptation, présents de fiançailles, se succédèrent rapidement, si bien qu'à l'heure qu'il est, l'Italie compte une étoile de plus et Paris une étoile de moins.

Eugène CHAPUS.

LA SAISON A LONDRES

Pour les gens de haute existence, la saison de Londres qui tient jusqu'à fin juillet et celle de Brighton, qui se prolonge jusqu'en septembre, réunissent de très-vives attractions. Londres est radieux à l'heure présente; il a d'incomparables réunions. Brighton est la ville par excellence des sports.

Cette année, ce sont les artistes français qui font les honneurs de la grande capitale des Trois-Royaumes. Les représentations du théâtre français y sont fort suivies, et nos chanteurs, M. Faure en tête, très-applaudis, à côté de M^{me} Patti et Nilsson qui luttent de virtuosité.

Le retour du prince de Galles avive la splendeur des fêtes; le prince est aimé de tous; on voit en lui, se développant et se confirmant de plus en plus, les qualités, l'esprit et l'intelligence d'un souverain distingué. La nationalité anglaise est flattée et fière de ces heureux pronostics.

Les salons de notre ambassade sont très-recherchés, les assemblées élégantes, les dîners réputés excellents. Les grands bals, les *entertainments*, les raouts, les concerts se succèdent sans interruption. A chaque nuit, vingt bals. Tous ces jours, on a dansé et l'on dansera chez la duchesse de Cleveland, chez la duchesse de Leinster, chez la marquise de Ripon, chez M. Disraeli, chez lady Gerard, lady Drake, lady Carew, chez le duc de Devonshire, chez la baronne Burdett Coutts, chez la duchesse de Northumberland, chez la duchesse de Westminster, chez lady Dashwood, lady Skel, lady Skelmersdale, lady Clarence Paget, etc., etc. Le 1^{er} juillet, il y a eu, dans Hyde-Park, une grande revue de volontaires, et très-incessamment viendront les célèbres courses de chevaux à Goodwood.

Parmi les visiteurs distingués de Londres en ce moment, celui à qui il est donné le plus d'attention est sir Salar Jung. C'est le même qui, le mois dernier, s'est arrêté quelques jours à Paris en se rendant en Angleterre. Tombé malade pendant son court séjour ici, c'est à peine si les Parisiens les plus *inquisiteurs* l'ont aperçu. Sir Salar Jung est premier ministre du Nizam de Hyderabad, un des États de l'Inde et le foyer le plus ardent de l'islamisme, d'une population d'environ 9 000 000 d'habitants.

C'est un homme de grande taille, d'une capacité hors ligne comme politique et comme administrateur. Il a beaucoup de noblesse et d'aisance dans la démarche; il porte à merveille le pittoresque costume de son pays, cause avec grâce et s'exprime facilement en anglais. Très-souffrant lors de son arrivée à Londres, sa santé, paraît-il, est entrée dans une période d'amélioration très-marquée sous l'influence du climat de l'Angleterre. Il a profité de cette amélioration pour se rendre au grand dîner donné, l'autre jour, à Marlborough-House, par le prince de Galles. Cette circonstance a mis fin au bruit fantaisiste qu'on avait répandu que sir Salar Jung ne gardait la chambre qu'afin d'obliger le ministre anglais, secrétaire d'État aux affaires de l'Inde, à lui rendre visite le premier.

Sir Salar Jung occupe, dans Piccadilly, la belle résidence qui se voit au coin de Hamilton-Place, en face de la demeure du comte Eldon.

Deux de nos compatriotes, M^{me} de la Chère et M^{me} Alphonse de Rothschild, qui vient d'arriver à Londres, apportent un appoint

considérable d'élégance et d'aimables causeries dans toutes les belles réunions dont elles font partie.

On ne peut contester que Londres, par ses institutions et son sentiment aristocratique, ne soit une ville où la grande existence rayonne d'un plus vif éclat qu'à Paris; cependant Paris prévaut sur Londres par un indicible et mystérieux prestige. C'est le Paris intellectuel et moral qui appelle.

L. S.

HISTOIRE D'UN VIEIL ANE

Il y avait à la maison un âne, le meilleur âne que j'aie jamais connu; je ne sais s'il avait été malicieux dans sa jeunesse comme tous ses pareils; mais il était vieux, très-vieux; il n'avait plus ni rancunes, ni caprices. Il marchait d'un pas grave et mesuré; respecté pour son grand âge et ses bons services, il ne recevait jamais ni corrections, ni reproches, et s'il était le plus irréprochable des ânes, on peut dire aussi qu'il était le plus heureux et le plus estimé.

On nous mettait, Ursule et moi, chacune dans une de ses bannes, et nous voyagions ainsi sur ses flancs sans qu'il eût jamais la pensée de se débarrasser de nous. Au retour de la promenade, l'âne rentrait dans sa liberté habituelle, car il ne connaissait ni corde ni ratelier. Toujours errant dans les coins, dans le village ou dans la prairie du jardin, il était absolument livré à lui-même, ne commettant jamais de méfaits, et usant discrètement de toutes choses.

Il lui prenait souvent fantaisie d'entrer dans la maison, dans la salle à manger et même dans l'appartement de ma grand'mère, qui le trouva un jour installé dans son cabinet de toilette, le nez sur une boîte de poudre d'iris, qu'il respirait d'un air sérieux et recueilli. Il avait même appris à ouvrir les portes qui ne fermaient qu'au loquet, d'après l'ancien système du pays; et comme il connaissait parfaitement tout le rez-de-chaussée, il cherchait toujours ma grand'mère, dont il savait bien qu'il recevrait quelques friandises.

Il lui était indifférent de faire rire; supérieur aux sarcasmes, il avait des airs de philosophe qui n'appartenaient qu'à lui. Sa seule faiblesse était le désœuvrement et l'ennui de la solitude qui en est la conséquence.

Une nuit, ayant trouvé la porte du lavoir ouverte, il monta un escalier de sept ou huit marches, traversa la cuisine, le vestibule, souleva le loquet de deux ou trois pièces et arriva à la porte de la chambre à coucher de ma grand'mère; mais trouvant là un verrou, il se mit à gratter du pied pour avertir de sa présence. Ne comprenant rien à ce bruit, et croyant qu'un voleur essayait de crocheter sa porte, ma grand'mère sonna sa femme de chambre, qui accourut sans lumière, vint à la porte et tomba sur l'âne en jetant les hauts cris.

George SAND.

LES PAROLES D'OR

Quelle plus belle vengeance à prendre de la sottise et de la superstition que de les éclairer?

VOLTAIRE.

C'est le trait des grandes âmes d'être incapables de haïr. Elles voient du bien partout, et elles aiment le bien en tout.

E. RENAN.

PLANCHE G. N° 664. — DESCRIPTION, PAGE 335.



TOILETTES DE CAMPAGNE



LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue de Richelieu, 92

1356

Entered at Stationer's Hall.

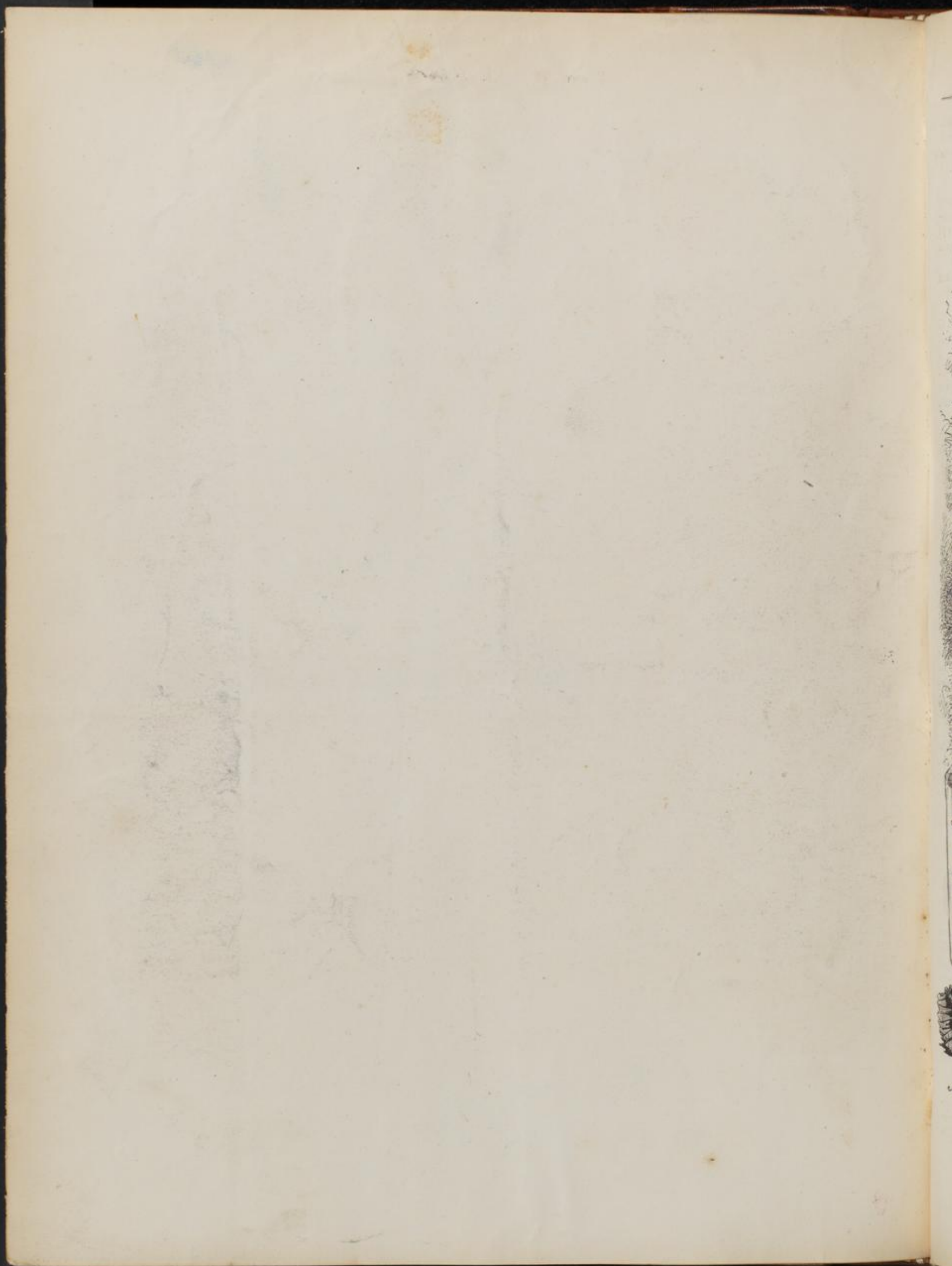


PLANCHE G. N° 663. — DESCRIPTION, PAGE 335



TOILETTES DE VILLES D'EAUX



LA DÉVOTE DU SOLEIL

(LÉGENDE GUÈBRE) *

Mon cousin Cornélius est arrivé il y a huit jours d'un pays assez fabuleux, et il m'a raconté des histoires qui ressemblent à des romans.

Il pleuvait; le vent faisait rage, et Cornélius soupirait au coin du feu en regrettant l'Asie, son ciel inconnu des peintres de l'école flamande, ses nuits propices aux astronomes, et même ses déserts fréquentés par des fauves ou des nomades plus féroces que les fauves.

— Oh! me disait-il dans un élan de lyrisme, si tu avais vu Malte et ses roches féériques, les Géorgiennes, les Murides, les puits de naphte, le temple du feu...

Je l'interrompis en haussant les épaules.

— Mon cher cousin, je reçois le *Tour du monde*; j'ai lu Moynet et le comte de Gobineau; je connais toutes ces merveilles et tu ne m'apprendras rien de nouveau.

— Bah! lire, ce n'est rien. Si tu avais parcouru ce merveilleux pays au prix de souffrances et de fatigues inouïes, tu partagerais mon enthousiasme. On jouit mieux de ce qu'on a payé cher. D'ailleurs, n'est-ce pas chose curieuse de côtoyer les vieilles civilisations que le souffle moderne n'a pas touchées?...

Donc je devais partir d'Astrakan pour visiter le littoral de la mer Caspienne et traverser la Géorgie de Bakou à Trébizonde. On avait cru m'épouvanter en me parlant de dangers étranges. Cela m'enhardit à aller en avant. Cependant je dus me résigner à faire des préparatifs pendant plusieurs jours. Nous avions le désert à parcourir...

Je ne quittai pas sans regret Astrakan, cette ville cosmopolite située aux confins de l'Europe. Elle est habitée par un singulier mélange de Russes, d'Arméniens, de Tartares et de Kalmouks, et, de plus, au printemps les caravanes de l'Inde ou de la Chine l'envahissent très-régulièrement. Les rues sont pavées de sable; les édifices, couronnés de coupes, offrent des styles d'architecture très-variés. Le jour, elle semble endormie comme une posada de l'Estramadure; le soir elle fourmille d'une population qui court à ses affaires comme les citadins de Londres, ou à ses plaisirs comme les Parisiens du boulevard. L'Europe et l'Asie s'y donnent la main dans les bazars.

Après avoir dit adieu à cette ville fantastique, nous traversâmes le Volga, ce grand fleuve qui ressemble à une mer, et nous montâmes à cheval pour nous lancer dans un désert émaillé de bruyères roses.

* Extrait du nouvel ouvrage de M. Emmanuel Gonzales : *Les Danseuses du Caucase*. — Un vol. in-18, chez Dentu, Paris, 1876.

A l'extrémité de la chaîne du Caucase, Bakou nous attendait. Bakou, bâtie sur des couches de naphte, pourrait se nommer la ville de feu et l'asile des guèbres. Tu me comprendras si tu sais ce que c'est que le naphte et si tu connais l'histoire des parsis,

— Modérément, répondis-je avec modestie.

— Le naphte, reprit Cornélius d'un ton doctoral, est un liquide bitumineux et très-inflammable. Donc, à Bakou, on n'a qu'à planter un bâton en terre pour faire un trou d'où s'échappe un jet lumineux, et le sol brûle comme une torche de résine dès qu'on le met en contact avec le feu.

— Diable! m'écria-je, voilà un pays où les pompiers doivent être recherchés.

Mon cousin me foudroya du regard.

— Tu comprends donc, Parisien endurci, pourquoi Bakou a été choisie par les guèbres, adorateurs du feu et descendants des anciens Mages, comme la ville sainte par excellence. Le nom de parsis qu'on leur donne est tout simplement un dérivé de celui de persan. Les disciples de Zoroastre, persécutés dans leur patrie, vivent aujourd'hui en paix à Bakou, sous la protection de la Russie.

Pendant mon séjour à Bakou, j'allais souvent visiter le temple d'*Asteh-Gah*, le fameux sanctuaire où brûle le feu éternel; j'étais escorté d'un vieux guèbre à qui j'avais servi d'intermédiaire dans un litige avec un négociant russe. Il m'avait témoigné une sympathie des plus franches. Je pus juger que les parsis sont les plus doux des hommes. Leur religion, très-noble, très-pure et très-élevée, leur défend de verser le sang et de rien manger de ce qui a vécu.

A propos de cette loi et pour me donner un exemple frappant de l'attachement de ses frères à leur croyance, le bonhomme me fit un jour le récit suivant, tandis que nous étions assis dans la vaste plaine où s'élève *Asteh-Gah*. Partout, autour de l'étrange édifice crénelé comme une forteresse, nous voyions jaillir la flamme. Il étendit vers le temple sa main ridée et tremblante :

— Autrefois, dit-il, quand nous subissions la dure loi musulmane, ces flammes nous ont sauvés de nos persécuteurs. Nous vivions paisibles comme toujours, occupés de nos rites et peu soucieux de nos maîtres, quand un fils du moullah remarqua la beauté extraordinaire d'une de nos jeunes filles et en devint amoureux.

Nos femmes jouissent d'une assez grande liberté; notre religion ne les oblige pas à se voiler et nous ne les considérons pas comme des êtres inférieurs, ainsi que le font les mahométans. Elles sont donc responsables de leurs actes, et par cela même plus attachées à la famille et à la religion.

Le fils du moullah, d'un de ces prêtres qui ont abandonné la pure doctrine du magisme pour conserver leur puissance, jugea facile de séduire Zélidah, la simple fille guèbre.

A cette époque l'islamisme, violemment répandu en Perse par la conquête arabe, avait allumé bien des haines secrètes dans les cœurs en troublant toutes les croyances. Les guèbres, persécutés, trahis par leurs prêtres ambitieux, apostasiaient en masse.

Les vrais guèbres eurent beaucoup à souffrir, surtout quand une loi inique vint les diviser plus profondément que jamais. Elle attribuait la totalité des héritages aux membres de la famille qui pratiquaient l'islamisme. La pauvreté, ce fardeau si triste à porter dans tous les temps et chez tous les peuples, nous humilia aux yeux de la foule ignorante. Notre décadence fut donc rapide.

Le vieux conteur soupira et une larme brilla dans ses grands yeux à l'expression mélancolique.

Pour détourner le cours de sa pensée, je lui dis que j'avais hâte de connaître l'histoire de la jolie fille guèbre.

Le vieux guèbre sourit et commença :

Hadji habitait à Bakou une maison qui touchait à celle de Zélidah. Il avait vu souvent la jeune fille se promener sur sa terrasse et s'y livrer nonchalamment à quelques travaux d'intérieur. Elle

allait et venait en liberté, se croyant à l'abri de tout regard importun.

Dans nos pays de soleil, les maisons voisines communiquent entre elles par ces terrasses qui les couvrent comme des turbans de pierre. Néanmoins nul ne se permet d'user de cette facilité architecturale pour entrer chez son voisin.

Les femmes seules en profitent pour se visiter et se livrer aux puériles médisances qui forment le fond de leur conversation; comme elles y paraissent à visage découvert, les hommes s'abstiennent scrupuleusement de profaner ces parloirs par une indiscretion qui ne resterait pas impunie.

Mais la passion du pauvre Hadjy était de celles qu'irritent les obstacles. Pour voir la fille du vieux guèbre, il eût bravé la loi sacrée, quoique pieux; lâche, il eût bravé la torture. Caché derrière un vieux pan de mur, il épiait Zélidah, comme un astrologue épie une étoile; il admirait la grâce de ses mouvements et la souplesse de sa taille, débarrassée des voiles longs et épais qui enveloppent nos femmes dans les rues.

Cette contemplation l'enivra. Il finit par se cacher de moins en moins, et comme elle ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence, il s'enhardit, s'avança davantage et se montra si témérairement qu'il lui arracha un petit cri de surprise.

Ce fut tout ce qu'elle lui accorda de sympathie et d'attention. Puis elle s'éloigna avec une lenteur pleine de dignité et rentra dans son appartement. Hadjy crut que le soleil s'éclipsait sous un nuage noir. Pendant plusieurs jours elle ne reparut pas sur la terrasse. L'amant désolé avait beau tenir bon à son poste d'observation, il en était pour ses frais de constance. Un soir enfin, à la nuit tombante, la jeune effarouchée se hasarda à reparaitre. Alors Hadjy ne perdit pas de temps en vaines supplications de geste. Craignant d'être découvert et de la voir disparaître comme la première fois, il voulut lui adresser la parole pour la rassurer sur ses intentions, mais elle se détourna d'un air indigné.

Le cœur d'Hadjy se serra dans sa poitrine. Déjà elle faisait un mouvement pour se retirer. Il lui cria d'une voix suppliante :

— Voulez-vous donc que je meure?

Elle ne parut pas l'entendre. Il se dit qu'elle était perdue pour lui. Il ne put supporter cette idée; au risque de se rencontrer face à face avec un membre de la famille outragée, il enjamba le mur qui séparait les deux maisons, s'élança à la poursuite de la jeune fille, pénétra dans l'escalier et la rejoignit dans la chambre.

Zélidah se retourna avec colère, rose comme une rose d'avril. Elle était si belle et si terrible que l'audacieux s'agenouilla :

— Je suis votre fiancé, murmura-t-il, et je jure que vous serez ma femme.

Elle lui montra l'escalier d'un geste dédaigneux.

Le fils du moullah sentit l'orgueil de sa race brûler comme une flamme dans son cœur.

— Je ne partirai pas ainsi, dit-il en relevant la tête, je suis dans mon droit. Je joue le jeu du fiancé. Pour vous voir j'use de mon adresse et de ma force. N'est-ce point dans nos usages? Je vous aime et je risque ma vie à vous suivre jusqu'ici. Me croyez-vous un menteur.

Elle ne quitta pas son impérieuse attitude.

— Mon père est dans la maison, dit-elle d'une voix parfaitement calme. Me forcerez-vous à l'appeler?

— Demain je vous demanderai à votre père.

Elle secoua la tête et reprit sèchement :

— Je suis la fille d'un guèbre. Un fiancé guèbre m'attend.

— Je le tuerai! s'écria impétueusement le bel Hadjy.

Zélidah ne pâlit pas; elle sourit comme aux menaces d'un enfant gâté.

— Ah! tu as un cœur de neige et tu n'aimes personne, dit d'un ton douloureux le fils du moullah.

— N'es-tu pas musulman? répliqua-t-elle.

Ce cri avait échappé naïvement à la pauvre fille. Hadjy se

persuada facilement que le cri de l'enfant était l'expression d'un regret.

Il reprit donc avec un sourire :

— Ma femme vénérera comme moi le Prophète et les imans. Mon père est un moullah; sa protection s'étendra sur ta famille, pour peu que tu paraisses accepter ma religion.

La jeune fille rougit de colère et de honte.

— Va-t'en, dit-elle en frappant le tapis de son petit pied chaussé d'une babouche de maroquin doré, tu es Ahriman, le génie des ténèbres; tu n'es bon qu'à inspirer le mal; va-t'en, je ne veux pas t'écouter.

Hadjy la regardait avec une admiration involontaire; comme il l'aimait réellement, ses insultes mêmes avaient un charme pour lui; il eût voulu sentir les petites mains de Zélidah, aux ongles jaunies par le hennel, meurtrir son visage. Il ne désespéra pas de la convaincre de son erreur.

— Tu te trompes, dit-il avec douceur, mon père a gardé le souvenir d'Ormuzd, le dieu de la lumière; il récite encore des fragments de l'Avesta, notre livre sacré des temps anciens. Mais, tu le sais, nos maîtres sont cruels. Il suffit d'un mot en l'honneur du Prophète, dans nos prières, pour éviter la persécution.

— Ce mot est une apostasie, répondit fièrement Zélidah. Qui donc entretiendrait le culte du feu, si nous imitions tous cet exemple d'insigne lâcheté? Oserais-tu encore saluer le soleil sans craindre d'être aveuglé par ses rayons, toi qui as renié sa grandeur et dédaigné sa gloire? Respectes-tu le feu, ce saint élément que les disciples de Mohammed détruisent à toute heure? Te souviens-tu de nos lois? Enfin, ajouta-t-elle avec un accent d'indignité mépris, peux-tu aimer une femme, toi qui as le droit d'en épouser plusieurs?

Atterré par ces cruels reproches, Hadjy garda le silence.

— Va-t'en, dit Zélidah avec un rire ironique, et ne me parle jamais de ton faux amour.

Mille sentiments confus troublaient le cœur du jeune homme. Il voyait avec consternation le mur de glace qui le séparait de celle qu'il aimait si éperdument. L'âme de cette créature si parfaite était possédée tout entière par la haine mortelle qui divisait les guèbres et les musulmans. Tous les raisonnements, tous les efforts, toutes les tendresses devaient s'anéantir devant cette volonté aveugle et obstinée.

Hadjy regardait la jeune fille avec une sorte de rage.

— Puisque tu refuses mon amour, dit-il sourdement, tu voudras peut-être de ma haine.

Elle ne répondit pas, restant immobile et froide comme une statue de marbre. Le malheureux se retira, le désespoir dans le cœur.

Hadjy était le fils unique et bien-aimé du moullah. Celui-ci lut bientôt son chagrin sur son visage altéré et pâli comme à la suite d'une longue maladie. Il lui en demanda tendrement la cause. Le jeune homme ne lui cacha rien, mais, faiblesse indigne d'un homme, il pleura en racontant la résistance altière et dédaigneuse de la fille guèbre à l'aveu de son amour. Malgré lui, tout en maudissant sa propre lâcheté, il exaltait la beauté de Zélidah et sa vertu.

Le moullah souriait en l'écoutant. Lorsqu'il eut fini, le bon père sourit encore.

— Ainsi, dit-il, tu aimes la fille de ce vieux guèbre notre voisin; c'est un pauvre rebelle exposé à tous les outrages, tu le sais!

Hadjy baissa humblement la tête.

— Cependant, reprit le moullah, toute réflexion faite, le guèbre est riche et il a été puissant; à son âge, il doit tenir à garder ses richesses et à recouvrer sa puissance. Tu seras heureux, mon fils. Ne t'abandonne pas au désespoir.

Emmanuel GONZALÉS.

(La suite au prochain numéro.)

LA CHIENNE DE JEMMAPES

(SIMPLE HISTOIRE.)

Le régiment d'Auxerrois faisait partie de la belle armée que commandait, en 1792, le général Dumouriez. Ce régiment fut un de ceux qui se signalèrent à la fameuse bataille de Jemmapes et qui, par l'impétuosité de son attaque et son héroïque résistance, assura le succès de cette journée, qui valut aux Français la conquête de la Belgique.

La bataille commencée à midi était gagnée à deux heures.

Les Autrichiens, culbutés et mis en déroute, se sauvaient dans le plus grand désordre du côté de Liège.

Au moment où le lieutenant-général de Chartres écrasait le centre des Autrichiens, pendant que Baptiste Renard, valet de chambre de Dumouriez, après avoir rallié sept escadrons, s'élançait à leur tête au milieu des rangs ennemis, un intéressant épisode de cette mémorable bataille se passait près du village de Quaragnon.

Le vivandier du régiment d'Auxerrois, qui s'était prudemment mis à l'abri des boulets et des balles derrière un bouquet d'arbres, se trouva tout à coup entouré par une douzaine de soldats autrichiens.

Il était seul, éloigné de tout secours, et n'avait à opposer à l'attaque de l'ennemi qu'un fût de vin et deux barils d'eau-de-vie, derrière lesquels il s'était retranché.

Certes, le danger était grand; le vivandier le comprit et il se considérait déjà comme un homme mort.

A ce moment suprême, il tourna ses regards désespérés dans la direction de l'armée française, espérant voir apparaître des libérateurs. Hélas! il ne vit rien, mais le secours lui arriva d'un autre côté.

Il avait avec lui une forte chienne liégeoise nommée Rivière. Voyant son maître assailli de toute part et sur le point d'être haché à coup de sabre, Rivière, qui a appris, en suivant nos soldats, à être brave et intrépide, Rivière gronde sourdement et bondit au milieu des Autrichiens en ouvrant une gueule énorme.

Le premier ennemi qu'elle atteint tombe aussitôt en poussant un cri de douleur. Elle saute sur un second et l'étrangle sur place.

Au même instant elle reçoit deux coups de baïonnette, son sang coule en abondance, mais elle ne tombe pas. Sa fureur augmente et double ses forces. Elle se retourne, l'œil terrible et sanglant, vers ceux qui viennent de la frapper. Elle choisit sa victime et s'élançe; elle saisit l'Autrichien à la gorge et tous deux roulent dans la poussière.

Au bout d'une minute, Rivière se releva seule.

Le vaillant animal se dispose à continuer le combat, mais les Autrichiens saisis de frayeur prennent la fuite en emportant une partie du bagage du vivandier.

Le combat finissait faute de combattants.

Il était temps pour Rivière, car la pauvre bête aurait infailliblement succombé devant une plus longue résistance. Dès qu'elle ne vit plus l'ennemi, son irritation se calma et elle tomba hale-tante, épuisée, aux pieds de son maître, le regardant avec ses grands yeux doux.

Le vivandier avait reçu un coup de sabre sur la tête, mais, en voyant dans quel piteux état se trouvait l'excellente bête qui l'avait si bien défendu, il oublia son propre mal pour porter secours à Rivière.

Il mit une belle chemise de toile en pièces et en fit de larges bandes qu'il lia solidement autour du corps de la chienne. Il la plaça ensuite dans son chariot sur des bottes de paille.

Rivière ne paraissait pas souffrir, car la joie pétillait dans ses yeux. Peut-être s'efforçait-elle de cacher sa souffrance, croyant récompenser ainsi son maître des soins affectueux qu'il lui prodiguait.

Le vivandier se mit en devoir d'opérer sa retraite, afin de se placer plus directement sous la protection de l'armée française. Il ne s'était pas éloigné de plus de cent pas, lorsqu'il se vit arrêté par une troupe de cinquante à soixante uhlans.

Aussitôt la chienne redevint furieuse. Oubliant ses blessures, elle sauta de la charrette et se précipita comme la foudre sur un Autrichien qu'elle mit hors de combat. Mais la partie était par trop inégale. L'avantage, cette fois, devait rester à l'ennemi. Le vivandier fut pris et emmené prisonnier.

Rivière se voyant seule, abandonnée sur le champ de bataille, se mit à hurler de toutes les forces qui lui restaient. Deux heures plus tard, elle fut recueillie par des soldats français.

En moins de trois semaines, Rivière fut guérie de ses blessures. Elle n'avait pas oublié son maître le vivandier, mais, comme elle ne savait où le retrouver et qu'elle avait besoin d'aimer quelqu'un, elle s'attacha momentanément à un des soldats qui l'avait recueillie dans la plaine de Jemmapes.

Elle suivit ce militaire et revint avec lui à Paris trois mois plus tard.

Rivière avait un grand appétit et mangeait à proportion de sa grosseur. Comme elle n'avait plus d'Autrichiens à dévorer, elle coûtait cher à son nouveau maître. Celui-ci comprit qu'un chien de la taille de Rivière n'était pas un luxe qui lui fût permis. Il alla trouver un riche carrossier qu'il connaissait, et lui proposa de lui vendre la chienne de Jemmapes.

On tomba d'accord sur le prix et Rivière passa aux mains du carrossier. Elle n'eut pas à se plaindre de son changement de position. Caressée par le maître et surtout par la maîtresse, choyée par les enfants, bien nourrie, bien logée, ayant toutes les jouissances d'une vie facile, elle ne tarda pas à faire parade d'un superbe embonpoint.

Malgré tout, elle n'était pas heureuse. Elle avait des jours d'ennui et de profonde fritesse. Nonchalamment étendue au soleil, devant la porte de la maison, on la voyait regarder les passants d'un œil obscurci.

Regrettait-elle sa vie aventureuse d'autrefois, au milieu des camps ou sur les champs de bataille? Était-elle désolée de n'avoir plus à donner des coups de dents aux ennemis de la France? Ou bien cette langueur, cette tristesse étrange n'était-elle pas le signe d'un souvenir?

Deux ans s'étaient écoulés!

Un jour que Rivière était couchée comme d'habitude devant la maison du carrossier, elle vit venir de loin un homme couvert de vêtements sordides. Aussitôt ses yeux mornes devinrent étincelants. Elle bondit sur ses quatre pattes, aboya joyeusement, et s'élança au-devant de l'étranger. C'était le vivandier.

Arrivée près de lui, elle se dressa sur ses pattes de derrière et parut vouloir l'étreindre avec celles de devant. Pour l'homme et l'animal, ce fut un instant de folle joie. Le vivandier pleurait. La chienne, non moins émue, sautait autour de lui, frottait sa tête contre ses jambes, se roulait à ses pieds, aboyait, dressait la queue, et ne croyait pas faire assez encore pour lui témoigner toute sa joie.

Instruit de ce qui se passait, le carrossier accourut.

— Cette chienne est à moi, dit le vivandier.

— Je l'ai achetée et payée, répliqua le carrossier.

— Ainsi vous refusez de me la rendre?

— Oui. Ma femme et mes enfants ne sauraient se passer d'elle.

— Mais, moi aussi, je l'aime, cete bonne Rivière, qui m'a sauvé la vie à Jemmapes. D'ailleurs, je n'ai qu'à lui dire: « Viens, » et elle me suivra.

— Si j'en juge par votre costume, vous n'êtes pas riche? reprit le carrossier.

— Je suis même sans ressource. J'ai perdu à l'armée tout ce que je possédais.

— Eh bien, acceptez cinq cents livres et renoncez à toute prétention sur la chienne.

— Je refuse! s'écria le vivandier : on ne vend pas un ami.
Il s'en alla, et Rivière le suivit.

Le carrossier en appela aux juges. Le vivandier fut condamné à rendre la chienne, mais le lendemain elle quitta la maison du carrossier pour aller rejoindre le vivandier et partager son pain noir avec lui.

Alors, conseillé par sa femme, le carrossier vint trouver le vivandier et lui dit :

— Malgré les juges, malgré tout, vous l'emportez; je ne vois qu'un moyen de conciliation : venez chez moi, vous y trouverez du travail, le repos et la tranquillité, et Rivière, près de son maître, sera le chien de la maison.

Émile RICHEBOURG.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 663.

TOILETTE DE VILLES D'EAUX. — 1. Costume en foulard des Indes à rayures violettes sur fond gris. — Jupons à traine, entourés d'un volant plissé; un velours violet marque le mouvement de la traine, qu'il encadre jusqu'à la ceinture. — Deux tabliers arrondis, ornés de velours et de dentelle de Mirecourt, enveloppent le jupon; ils sont fixés sur le côté derrière sous un nœud de velours auquel se relie une aumônière pendante, assortie au reste. — Cuirasse simulant un petit vêtement par des bandes de velours; ces bandes encadrent le haut du corsage, les devants et le bas, jusques et y compris les côtés, ainsi que l'entournure des manches. Le milieu des devants de la cuirasse, simulant un gilet, est plus court; il est rayé en largeur, ainsi que tout le dos, de velours violets très-étroits. Le bord inférieur de ce corsage est orné de dentelles pareilles aux précédentes. La manche, rayée d'un large velours, se termine par un cornet de même étoffe. — Lingerie ouverte, en dentelle assortie, et nœud de cravate en gaze crème. — Chapeau de paille anglaise, à passe doublée de velours violet; calotte arrondie. Plumes grises, nœuds de velours et groupe de coquelicots.

2. Costume en faille havane et linon écru à rayures assorties. — Jupons à traine, entourés d'un volant plissé et d'un bouillon. Cette garniture, devant, tourne en s'arrondissant sur les côtés et donne l'impulsion du tablier. — Tunique divisée en deux parties devant où elles se croisent l'une sur l'autre et en biais; franges de fil sur tous les bords et nœud de ruban havane fixant, sur le côté, le relevé de la tunique. — Cuirasse formant devant un plastron ouvert sur le côté, avec rangée de boutons à droite et à gauche. Petits biais de faille et franges sur tous les bords. Manches de faille terminées en cornet, garnies de deux bracelets en linon. — Lingerie ouverte, en blonde anglaise légèrement ruchée. — Chapeau rond à la *Marie-Stuart*; fond mou en gaze écru et bords en paille anglaise brune relevés sur les côtés. Guirlande de fleurs des champs tout autour et retombant derrière. — Ombrelle-canne assortie au costume, de même étoffe si l'on veut.

G. N° 664.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — 1. Blouse anglaise en toile bleue pour petit garçon de cinq ans. — Le devant, plat, est fermé par des boutons « corozo »; le dos, à longue taille, se termine par une jupe formant trois gros plis. Un large galon blanc à jour encadre les devants et suit les bords inférieurs de la robe, ainsi que le bas des manches. — Col marin en toile blanche; cravate et ceinture en ruban rouge. — Chapeau marin en paille marron, avec ruban bleu et rouge.

2. Costume en limousine (fil) à rayures roses sur fond écru, et garnitures en linon bleu uni. — Jupons à traine, entourés d'un volant froncé, taillé en biais, avec plissés et bande plate au-dessus. — Polonaise à manches bleues et paletot « l'Archiduc » à col rabattu, garnis de plissés sur tous leurs bords; la poche « entonnoir », — toute plissée, est ornée de deux nœuds de ruban. Autre nœud semblable au bas du col. — Parure ouverte : col et sous-manche en toile. — Chapeau de paille à jour, orné d'un bandeau et d'un cache-peigne de roses variées, avec écharpe de filet bleu sur la calotte. — Gants de Suède. — Ombrelle-canne en limousine et broderies bleues, doublée de soie bleue.

Description de la gravure coloriée n° 1336.

TOILETTES DE CONCERT POUR CASINO. — 1. Costume en faille marron et foulard des Indes damassé crème. — Jupons à traine, entourés d'un haut volant garni lui-même d'un biais de foulard et d'un plissé crème; ce volant est monté sous un biais pareil au précédent, et il est surmonté d'un coquillé formé d'un plissé crème soulevé sur le côté par un petit bouffant marron. Deux écharpes (l'une en foulard des Indes, de nuance crème, garnie de franges assorties; l'autre en foulard damassé), sont réunies l'une sur l'autre et drapées en tablier sur le devant du jupon; elles se terminent par un gros nœud sur le côté du jupon dans le bas. — Cuirasse ornée de franges crème sur le bord inférieur, avec boutons et col ouvert en châle, de même nuance. Les manches, en faille marron, sont garnies de la même façon que le bas de la jupe. — Lingerie riche en dentelle. — Pouff de marguerites dans les cheveux.

2. Costume en faille bleu tendre et foulard crème à rayures bleues. — Jupons à traine derrière, couvert de plis faits en biais devant; ces plis sont terminés par un volant assorti, avec plissé et coquillé de dentelle, tous deux de couleur crème. Le devant du jupon est, en outre, rayé sur le côté de coquillés de dentelle crème, entremêlés de nœuds papillon en ruban bleu. — Le second vêtement forme devant une cuirasse décollée en carré dans le haut, et derrière une robe princesse à partir du dessous des bras. Tous les bords sont garnis d'un liséré bleu et d'une dentelle crème; les côtés sont relevés de place en place et fixés au jupon par des nœuds de ruban bleu. Manche duchesse avec volant à tête, garni de dentelle aux deux bords, et nœud papillon sur le dessus. — Fichu paysanne en tulle et dentelle crème s'arrêtant en carré. — Plume bleue dans les cheveux, fixée par une agrafe d'or. — Eventail et velours de médaillon assortis au bleu.

Description de la gravure coloriée n° 1337 D.

Substituée à la gravure n° 1336, pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Fichu de surah rose ouvert en châle, avec plissé de crêpe lisse à l'intérieur et blonde anglaise sur les bords. Un nœud assorti le termine au bas.
2. Chapeau rond en paille de fantaisie. Guirlande de volubilis et roses de haies derrière, avec large nœud de ruban bleu.
3. Chapeau de paille d'Italie. Passe-dic-dèze garnie de fleurs des champs; fond élevé et arrondi, entouré d'un côté de fleurs des champs et d'épis, de l'autre de velours noir; ce velours, disposé en coques couchées au sommet, est drapé ensuite jusque derrière, où il forme un cache-peigne de coques.
4. Matinée en nansouk, lisérée de faille bouton d'or et garnie de bandes brodées ou de volants de dentelle. Nœud de ruban assorti, à longs bouts flottants, pour terminer.
5. Col-fichu pour robe ouverte. Bande de linon rose, plissée à plis remoultants, encadrée de valenciennes. Sous-manche assortie.
6. Fichu de surah bleu formant col rabattu, à bords lisérés de même étoffe. Blonde anglaise à l'intérieur et boucles de ruban assorti terminant le tout.

Description de la figurine coloriée L. N° 85.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en faille mauve et foulard fleur de marronnier rosé. — Jupons à traine, entourés d'un volant plissé et d'un bouillonné. — Polonaise de forme princesse très-ajustée, s'ouvrant par un grand écart dans le bas devant, de façon à former deux pans carrés encadrés de plissés. Le dos de la polonaise est boutonné en biais jusqu'à la poche avec un bordé de faille et des boutons assortis. Cette poche, intérieure, est garnie d'un plissé dentelé avec coques de ruban sur les côtés. Le bas de la polonaise est drapé et tortillé et reste ainsi fixé par un nœud de ruban. Plissés sur le bord inférieur. Les manches, en faille comme le jupon, sont terminées par un parement formant deux dents et garni de boutons avec un plissé. — Lingerie élégante. — Chapeau à fond mou en foulard et passe de paille de riz. Plume blanche sur le sommet et bouton de rose niché dans une dentelle derrière.

REVUE DES MAGASINS

Nous signalerons à l'attention de nos lectrices, avant leur départ pour la campagne, le salon de modes de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6), où elles trouveront un délicieux choix de chapeaux de voyage et de campagne. Forme, garnitures, genre, rien ne laisse à désirer. Nous savons pertinemment que des femmes de la société, qui s'adressent généralement aux modistes le plus en renom de Paris se sont laissées tenter, cette année, par les gentils chapeaux de la *Ville de Lyon*. Elles y ont gagné de payer infiniment meilleur marché, tout en étant aussi bien coiffées.

L'écharpe *Clarisse Harlowe* est la grande actualité du jour, et cette maison primesautière en possède un choix remarquable : écharpes de chenille, écharpes de guipure de soie, de blonde anglaise, de blonde espagnole, de gaze avec franges de chenille, etc., viennent s'offrir à vos regards, vous fasciner et troubler vos décisions.

Que de nouveautés gracieuses on rencontre à la *Ville de Lyon*, aux comptoirs des fichus, cravates et parures de toute espèce, édités et renouvelés si souvent ! Il est impossible de ne pas trouver là tout ce que la coquetterie la plus raffinée peut souhaiter. Ces différents mélanges de gaze, de dentelle, de ruban et de plissés festonnés en couleur ou en or forment un spectacle des plus attrayants pour une femme de goût. Il est rare qu'elle n'y trouve pas quelque combinaison économique pour rajeunir une toilette un peu sur le retour.

La spécialité de la *Ville de Lyon* pour ses excellents gants, ses rubans merveilleux et sa mercerie de premier choix, en fait une maison précieuse entre toutes et qu'on aime à visiter plusieurs fois avant de quitter Paris.

— Voilà qui est bien entendu : on a décidé en haut lieu que les mariées d'été choisiraient de préférence, pour leur robe virginale, le beau foulard de l'Inde, comme étoffe plus légère. C'est au mariage de M^{lle} de L..., célébré à Saint-Philippe du Roule, qu'on a décrété cela, et vous verrez qu'on n'a pas eu tort, car nous allons vous décrire la toilette en question, dont le détail nous a été donné par M^{me} Lenoir qui en avait fourni l'étoffe.

Robe princesse en foulard quadrillé, ton mat et ton brillant, d'un éclat superbe : très-longue traîne entourée d'un plissé en crépon uni. Les manches, le col montant à revers abattus, l'aumônière pendue à la taille par une ceinture, tout cela en crépon et orné de boutons de fleurs d'orange, formant un ensemble plein de charme et de simplicité riche que nous nous plions à constater.

M^{me} Lenoir nous a montré, facture en main, combien de commandes du même genre cette toilette de mariée lui avait valu ; sa maison de la *Colonie des Indes* (rue de Rivoli, 114) deviendrait célèbre à ce seul titre, si elle ne l'était déjà.

Le foulard, au surplus, est bien la seule soierie que nous comprenions pendant les chaleurs ; c'est à la fois léger comme une mousseline et soyeux comme un satin. Les belles qualités de foulard, celles qui coûtent de 10 à 15 francs le mètre, se teignent aussi facilement que les autres étoffes et mieux que la faille.

Rien de jeune comme un costume de foulard ; il n'est pas de tissu qui lui soit préférable pour les fillettes, les jeunes filles et les jeunes femmes. Il en est particulièrement ainsi cette année, où la fabrication des Indes s'est signalée par des tissus d'une fraîcheur de coloris et d'une nouveauté de disposition qui ravissent les plus insensibles.

On ne doit pas hésiter à demander la collection d'échantillons de foulards des Indes et de Chine, que M. et M^{me} Lenoir envoient *franco* sans aucun retard.

— De toutes les machines à coudre, la *Wheeler et Wilson* est la meilleure qu'une couturière ou une lingère puisse choisir, puisqu'en l'employant on peut conduire n'importe quel travail de couture à bonne fin.

La machine à coudre *Wheeler et Wilson* est une travailleuse émérite, qui marche avec une vitesse incalculable, sans bruit ni fatigue aucune, et dont le point à double piqûre est indécousable.

A ce précieux modèle, qui ne coûte que 225 fr., s'adaptent tous les guides imaginables : pour ourler les différentes catégories d'étoffes et dans toutes les dimensions d'ourlets ; pour faire les coutures rabattues dans les mêmes proportions, pour surjetter, froncer, coulisser, ouater, etc. Enfin, il y a des guides à broder, avec lesquels on exécute de charmants ouvrages de lingerie.

Il est essentiel de constater que toute machine *Wheeler et Wilson* porte l'empreinte de la marque de fabrique deux *W* entrelacés.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M. Henri Seeling, le seul

agent de la Compagnie en France, au siège principal, boulevard Sébastopol, 70.

SPÉCIALITÉS

La maison Ed. PINAUD vient d'enrichir la collection de ses nombreux produits d'une série de compositions sérieuses au phénol, créés dans un but hygiénique dont le sens n'échappera à personne. Avec une parfumerie de ce genre on conserve non-seulement la beauté dans tout son éclat, mais on l'entoure d'une sorte de talisman qui prévient toute atteinte pernicieuse et toute mauvaise influence.

Nous engageons nos lectrices à s'adresser directement au siège principal de la maison Ed. Pinaud (boulevard de Strasbourg, 37), pour plus amples renseignements.

Avant le départ pour la campagne et les eaux, il est bon de se prémunir par de sages précautions contre les piqûres des insectes malfaisants, cousins, guêpes, etc., et nous croyons, que les eaux et vinaigres de toilette au phénol sont appelés à rendre d'importants services à cet égard.

Nous connaissons un vieux docteur qui a une foi aveugle dans l'acide phénique ; il est convaincu que là se trouve le remède à tous les maux et qu'il suffit de répandre des gouttes de ce liquide dans ses appartements, d'en imbiber des papiers qu'on place près de son lit le soir, pour se prémunir contre les maladies dangereuses. Il appelle cela *se phéniquer*. — La maison Ed. Pinaud, partant du même principe, rend le régime bien plus agréable puisqu'elle en constitue une série de parfums. On ne saurait mieux faire que d'en profiter.

M. D'A.

UN CONSEIL PRATIQUE

Nous ne saurions trop recommander aux jeunes femmes le *Journal illustré LA JEUNE MÈRE ou l'Éducation du premier âge*, publié à la librairie E. Plon et C^o (10, rue Garancière, Paris) par le DOCTEUR BROCHARD, bien connu par ses travaux spéciaux sur l'hygiène et les maladies des enfants. Ce Journal, couronné par l'Académie de médecine, et qui a obtenu la couronne civique de la Société nationale d'encouragement au bien, paraît une fois par mois et coûte six francs par an.

Remédier à l'inexpérience des jeunes mères, leur donner un guide qu'elles pourront consulter toutes les fois qu'elles auront un nouveau-né dans les bras, les mettre à même du donner à leurs enfants une santé et une constitution qui feront plus tard leur gloire et leur bonheur, tel est l'objet de cette publication, qui n'a aucune prétention scientifique et qui n'a qu'un but, vulgariser l'hygiène de l'enfance, et aider ainsi à diminuer la mortalité excessive des jeunes enfants.

Un numéro spécimen est envoyé gratis sur toute demande par lettre affranchie.

SOMMAIRE DU 2^e NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — La saison à Londres, par L. S. — Histoire d'un vieil âne, par George SAND. — La *Dévote du soleil*, légende guèbre, par M. Emmanuel GONZALÈS. — La *chienne de Jemmapes*, simple histoire, par M. Emile RICHEBOURG. — Description des gravures. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure coloriée n^o 1336, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de concert pour casino. — Gravure n^o 1337 D (substituée sur demande), dessin de M. E. THIRION : détails de modes. — Figurine L n^o 85 (annexe spéciale à l'édition n^o 3) : toilette de promenade.

Dans le texte : P. n^o 322, dessin de M. E. PRÉVAL : Mantelet. — G. n^o 663, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de villes d'eaux. — G. n^o 664, dessin de M. Guido GONIN : toilette de campagne.

ROUVENAT (S) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.